

SEIZIÈME LEÇON.

**LE TARTRE STIBIÉ ET L'OPIUM DANS LES ACCIDENTS
CÉRÉBRAUX DU TYPHUS FEVER.**

Typhus exanthématique avec symptômes cérébraux.

Emploi de l'émétique dans le typhus fever. — Priorité de l'auteur.

Emploi de l'émétique uni à l'opium. — Observations.

Analogie des accidents cérébraux du typhus fever et du *delirium tremens*.

Différences des indications thérapeutiques fournies par les symptômes encéphaliques au début et dans le décours de la maladie.

MESSIEURS,

Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de l'emploi de l'émétique dans le traitement des symptômes cérébraux, et des phénomènes de congestion céphalique qui apparaissent si fréquemment à une période avancée du typhus ; je reviens aujourd'hui sur ce sujet, car je veux vous exposer en détail les avantages de cette médication ; je veux vous en démontrer l'utilité en vous rapportant quelques faits récents empruntés soit à ma propre pratique, soit à celle de mes confrères.

Si je vous présentais cette méthode thérapeutique comme infaillible, si je venais prétendre ici que vous ne la trouverez jamais en défaut, certes, messieurs, vous seriez en droit de mettre en doute la rectitude de mon jugement, car les remèdes infaillibles n'obtiennent jamais la sanction de l'expérience ; mais je suis loin d'être aussi absolu. Nous avons pu constater nous-même que ce traitement ne réussit pas toujours ; bien plus, nous devons avouer que nous l'avons trouvé impuissant dans certains cas, où nous étions cependant pleinement autorisé à compter sur lui. Il n'y a là rien qui doive vous étonner ; souvenez-vous que les médicaments les plus utiles sont sujets à ces oscillations, et que, parmi les nombreuses substances dont la thérapeutique dispose, il

n'en est pas une, pas une seule, qui mérite la qualification de remède spécifique, constant et infaillible. Trop souvent, hélas ! nous avons échoué avec le tartre stibié, seul ou uni à l'opium et à d'autres médicaments ; trop souvent, des malades frappés par le typhus ont succombé à l'affection cérébrale, quoique nous eussions institué la médication avec toute l'activité nécessaire. Cependant je dois vous faire observer que bon nombre de ces insuccès ont porté sur des individus qui ne sont venus à nous qu'à une époque avancée de leur maladie, alors que les symptômes cérébraux avaient été ou entièrement méconnus, ou soumis à une thérapeutique peu convenable. Vous ne devez pas oublier que les cas de ce genre sont excessivement difficiles à traiter, et qu'ils entraînent la mort bien plus rapidement que ceux qu'on observe dans les conditions ordinaires de la clientèle privée.

Le typhus exanthématique qui présente quelque complication du côté du cerveau, et qui n'est pas bien traité, se termine assez souvent au bout de dix, onze ou douze jours ; quelquefois la vie se soutient jusqu'au treizième ou quatorzième jour ; mais le plus souvent la mort survient du onzième au douzième. Chez les malades qui ont été négligés d'abord, les phénomènes cérébraux présentent, vers le septième, le huitième ou le neuvième jour, une épouvantable sévérité ; dans ces circonstances, vous pouvez être certains d'avance que le traitement le plus sage sera impuissant à sauver le patient de la mort qui le menace. Si donc nous pouvons trouver un médicament qui, dans quelques-uns de ces cas désespérés, réussisse à guérir, nous devons nous déclarer satisfaits. Un fait de ce genre s'est passé dans nos salles depuis notre dernière conférence ; il a attiré l'attention de tous les assistants, autant par la violence des accidents et le danger prochain du malade, que par la rapidité avec laquelle notre traitement a modifié ces symptômes funestes. Quiconque a vu cet homme hier hésiterait à le reconnaître aujourd'hui.

Cet individu, nommé Fogarty, nous était arrivé vers le septième ou le huitième jour de sa maladie ; c'est du moins ce que nous racontaient ses amis. En général, nous ne devons pas accepter aveuglément ces renseignements ; car, dans ce pays, les personnes de la classe inférieure ne font jamais entrer en ligne de compte le temps pendant lequel le malade a lutté contre l'influence morbide avant de se mettre au lit : or, chez les individus habitués aux souffrances et aux privations, cette période peut être de trois, quatre et même six jours. Quoi qu'il en soit, cet homme, âgé de vingt-cinq ans, d'une constitution robuste, entra

dans notre service le 20 décembre ; il était malade depuis huit ou neuf jours. Avant son admission il avait été purgé, avait eu la tête rasée, et on lui avait appliqué six sangsues derrière les oreilles ou aux tempes, je ne me rappelle plus au juste ; toutes ces mesures, insuffisantes peut-être, étaient du moins parfaitement indiquées, et il est probable qu'elles avaient dû amener des résultats avantageux. Lorsque nous vîmes ce malade le lendemain de son entrée, nous le trouvâmes en proie à une vive excitation cérébrale, qui se manifestait par des divagations, un bavardage et un délire continuel, et des tentatives fréquentes pour sortir du lit. Il avait des hallucinations de la vue et de l'ouïe ; des spectres affreux, des sons effroyables, le mettaient dans un état violent d'agitation ; les yeux étaient rouges et tout grand ouverts ; le sommeil était impossible (1). Il y avait donc un ensemble de phénomènes véritablement alarmants : insomnie complète, spectres oculaires, illusions de l'ouïe, férocité du regard, divagations intellectuelles. Ajoutez à cela une perturbation profonde du système nerveux tout entier : le malade était agité de la tête aux pieds par des tremblements continuel ; il avait des soubresauts très-violents dans les tendons ; la respiration était entrecoupée, suspicieuse, irrégulière ; il y avait à un moment quarante inspirations par minute, bientôt après il n'y en avait plus que vingt-cinq ; l'inspiration et l'expiration étaient extrêmement inégales ; elles étaient parfois accompagnées de plaintes et de soupirs. Déjà, dans une précédente leçon, je vous ai signalé cette forme de respiration que j'ai appelée *cérébrale*, parce que je l'ai observée pour la première fois chez des personnes apoplectiques, soit avant, soit durant l'attaque ; on la rencontre fréquemment aussi dans les typhus graves, et c'est un symptôme d'une importance considérable. Notre malade était constamment couché sur le dos ; le pouls, à 120, était mou et très-faible, de sorte qu'une pression même très-légère effaçait le cylindre artériel ; les pupilles étaient un peu dilatées ; la langue, desséchée et noire au centre, était rouge à la pointe et sur les bords ; la peau était couverte de macules, le ventre était mou et pâteux.

Tous ceux qui ont vu ce malade le reconnaîtront facilement à cette

(1) J'ai dit plus haut que des symptômes identiques peuvent résulter d'une augmentation ou d'une diminution dans la pression que supporte le cerveau. Chez Fogarty, les spectres oculaires dépendaient évidemment d'une congestion sanguine encéphalique ; mais j'ai vu chez une dame, veuve d'un médecin distingué, les illusions de la vue constituer le symptôme saillant d'un état morbide qui reconnaissait pour cause une métrorrhagie abondante, survenue après la délivrance. (L'AUTEUR.)

description, et conviendront que, bien loin d'être trop accentuée, elle est encore au-dessous de la réalité ; il était évident pour chacun que, si nous ne réussissions pas du premier coup à arrêter la marche des accidents, la mort allait rapidement terminer la scène. Remarquez bien, messieurs, la situation dans laquelle nous nous trouvions. Au début de ce typhus une médication convenable, mais insuffisante, avait été mise en œuvre, et pendant ce temps la maladie avait marché : il s'agissait ici d'une des formes les plus funestes, avec transport considérable au cerveau, insomnie, délire non interrompu, perturbation complète des fonctions nerveuses ; tous ces accidents, après s'être développés graduellement, atteignaient leur maximum au moment où la faiblesse, la prostration du malade nous empêchaient de recourir à un traitement déplétif énergique. L'application de quelques sangsues eût été extrêmement hasardée ; l'efficacité des vésicatoires était complètement illusoire, car, avant que l'ampoule eût été produite, le malade devait être mort.

Toutes ces considérations nous amenèrent à conclure que le seul remède auquel nous pussions nous adresser avec quelque chance de succès, était le tartre stibié. En conséquence nous prescrivîmes une potion composée de deux drachmes (8 grammes) d'eau de menthe, deux drachmes d'eau commune, plus un quart de grain (0^{gr}, 015) d'émétique ; cette potion devait être répétée toutes les heures, jusqu'à production d'effet constitutionnel appréciable. Ne perdez pas de vue que le malade était littéralement entre la vie et la mort, et que notre intervention devait être à la fois énergique et mesurée, rapide et prudente. Un élève promit de surveiller pendant toute la journée les effets de la médication, et je résolus de revenir moi-même dans l'après-midi pour juger de la situation.

Dans l'espace de quatre heures on donna quatre doses de tartre stibié. La première et la seconde furent vomies, mais non pas immédiatement. Le malade les conserva pendant assez longtemps, et les rejeta ensuite. Après la quatrième dose, le médicament fit sentir son action sur les intestins ; il fut momentanément suspendu, et l'on administra une petite quantité de porter. Lorsque je revins à huit heures du soir, le malade avait été copieusement purgé, et avait rendu en abondance par les selles un liquide bilieux jaunâtre. Il avait eu alors à peu près une heure de sommeil ; la respiration était plus régulière et plus naturelle, le délire avait considérablement diminué, les soubresauts et les tremblements avaient presque disparu, la tranquillité était complète. Je fis alors administrer un verre à vin plein de porter, avec deux gouttes

noires ; on devait y revenir toutes les deux heures, jusqu'à concurrence de trois ou quatre doses. Les symptômes cérébraux étaient visiblement atténués. Je constatais une tendance marquée au repos et au sommeil, et je désirais me conformer aux opérations de la nature, et les seconder autant que cela était en mon pouvoir. Aujourd'hui, cet homme est dans des conditions très-favorables ; il est couvert de sueurs chaudes et profuses ; il a bien dormi ; le ventre est souple et normal, la respiration tranquille et régulière ; le pouls a diminué de fréquence ; la connaissance est revenue avec le calme et la raison, et je ne pense pas être téméraire en annonçant une guérison certaine et rapide (1).

C'est toujours une obligation pénible que d'être mis en demeure de démontrer la priorité de ses propres travaux ; malheureusement, cette tâche m'est imposée par quelques personnes qui cherchent à attaquer en même temps et l'originalité et l'utilité de la méthode d'après laquelle j'administre l'émétique et l'opium dans le typhus fever. Leurs arguments ne méritent pas de réponse, et peuvent être passés sous silence, sans qu'il en résulte aucun préjudice ni pour vous ni pour moi : car certainement vous gagneriez peu à écouter les objections de mes détracteurs, et la réfutation que j'en pourrais faire n'augmenterait guère mon autorité ; qu'il me suffise de vous dire que les ordonnances exécutées par les pharmaciens de Dublin établissent complètement mes droits ; vous en chercheriez vainement une seule qui soit antérieure à la publication de mes mémoires sur *l'usage du tartre stibié et de l'opium dans les périodes avancées du typhus* ; vous n'en trouverez pas une dans laquelle ces médicaments soient prescrits selon les règles que j'ai recommandées et mises en pratique. Depuis lors, au contraire, ces prescriptions sont devenues tous les jours plus nombreuses, et je suis fier de pouvoir témoigner ici de la généreuse reconnaissance de mes confrères. Le plus grand nombre d'entre eux, non contents d'avoir suivi mes errements thérapeutiques et d'en avoir reconnu l'utilité, se sont empressés de me faire savoir qu'ils n'avaient jamais vu employer ce traitement avant la publication de mes travaux. Mais en voilà assez sur ce point. Ne perdons point en vains panégyriques un temps que nous pouvons employer d'une façon beaucoup plus utile. Revenons donc aux faits.

J'ai reçu de MM. Burke et Beauchamp le récit d'un fait très-intéressant, dont la place est marquée parmi ceux qui nous occupent aujourd'hui. Ce fait a d'autant plus de valeur qu'il a été dès le commencement

(1) Le malade n'a point tardé en effet à guérir complètement. (L'AUTEUR.)

observé par M. Burke. Voici, du reste, la relation textuelle que m'en donne sa lettre :

« Le 25 novembre, je fus appelé auprès de madame M... C'est une femme mariée qui n'a pas d'enfants ; elle est d'une constitution faible, d'un tempérament nerveux ; mais elle jouit habituellement d'une bonne santé. Elle se plaignait d'avoir eu des frissons le jour précédent, et d'éprouver actuellement de la chaleur et de la soif ; elle avait des douleurs dans la tête et dans le dos, et ressentait une grande faiblesse. En l'examinant, je vis que la poitrine et le ventre étaient couverts de pétéchies ; les yeux étaient injectés, la face rouge, le front chaud. La langue était revêtue d'une exsudation crémeuse ; les sécrétions et les excréctions étaient suspendues ; aucune affection appréciable dans l'abdomen ou dans la poitrine. Je prescrivis un purgatif léger et le repos absolu.

« Le 26 novembre. — La nuit a été mauvaise ; il y a eu de fréquents tressaillements, un peu de délire ; céphalalgie. La malade se plaint de la lumière et du bruit. Pouls comme la veille, face plus injectée, ventre libre. J'ordonne des lotions froides sur la tête, et une potion diaphorétique contenant de l'acétate d'ammoniaque et du nitre.

« Le 27. — Le mal de tête est augmenté par le bruit qui se fait dans la maison. J'engage la malade à la quitter, et je ne puis instituer un traitement actif.

« Le 30. — Madame M... occupe une chambre gaie et tranquille. Je fais raser la tête, et j'ordonne d'appliquer huit sangsues derrière les oreilles et un vésicatoire à la nuque ; lavements pour prévenir la constipation.

« Jusqu'au 5 décembre, qui était le dixième jour, la malade fut assez bien, quoique délirant un peu la nuit ; la langue était sèche et rouge ; le pouls très-faible à 110 : les yeux étaient fortement injectés, la face tantôt rouge, tantôt pâle, le front très-chaud. A ce moment, le docteur Beauchamp vit madame M..., et se basant sur la faiblesse de sa constitution et le frémissement particulier du pouls, il crut devoir lui faire prendre du bouillon de poulet très-léger et un peu de vin chaud. Ce dernier fut bientôt laissé de côté à cause de l'excitation qu'il produisait.

« Au quatorzième jour le délire était plus marqué, et la malade, qui avait été très-calme jusqu'alors, commença à être un peu agitée. Cependant, lorsqu'on lui parlait, on obtenait des réponses parfaitement raisonnables. Lotions froides, lavements, potions salines.

« Le lendemain, quinzième jour, je me rencontrai avec le docteur Beauchamp, vers dix heures du matin. Avant notre entrée dans la